

L'EXIL EN CLAIR OBSCUR

(Suite de la page V)

ALORS QUE VOUS AVEZ ÉCRIT DES ESSAIS EN FRANÇAIS, VOUS AVEZ CHOISI VOTRE LANGUE MATERNELLE, LE PERSAN, POUR VOTRE PREMIER OUVRAGE LITTÉRAIRE.

Tout ce qui est littéraire me vient naturellement en persan. Je vois les scènes de mes nouvelles, je les vis. L'histoire grandit en moi jour après jour, je la vois évoluer, mais je ne commence à écrire que lorsque j'entends les voix des personnages. Curieusement après la publication de ce livre, une nouvelle m'est venue en français.

DANS «CHEMINS ET BROUILLARD», VOUS RACONTEZ L'HISTOIRE D'UNE JEUNE EXILÉE QUI VOUS RESSEMBLE. L'ÉCRITURE POUR VOUS A-T-ELLE ÉTÉ LIÉE À L'EXIL?

J'ai toujours adoré écrire. Quand j'étais à l'école, je faisais les dissertations de mes sœurs en échange de services de leur part. Enfin, jusqu'au jour où mon père a découvert

le dea! J'étais aussi très paresseuse alors souvent plutôt que d'écrire mes dissertations, je les inventais quand le professeur me demandait de les lire devant la classe. Je prenais une feuille blanche et je faisais semblant de lire.

Suivre des études de lettres m'aurait plu, mais mon père était médecin et il m'a poussé vers des branches scientifiques à l'université. Je me suis

ensuite intéressée à la sociologie. C'est en France, en exil, que j'ai vraiment commencé à faire de la littérature. L'exil a été un bouleversement complet et pour recréer mon monde, j'ai eu besoin d'écrire. L'éloignement avec mon

mais où l'esprit est toujours dans le passé. Pendant plus d'un an, par exemple, je prenais des cours de français, mais je n'arrivais pas à apprendre. Je savais seulement le strict minimum dont j'avais besoin pour la vie de tous les jours. Je pensais toujours que la situation en Iran allait changer et que j'allais rentrer. Le fait d'arriver à m'investir pour aider des personnes que j'avais rencontrées dans mon exil a marqué le début d'un changement d'état d'esprit.

Mais l'élément déterminant a

été le jour où je suis allée à l'association France terre d'asile car j'avais besoin d'un papier pour l'administration. Je ne savais pas assez le français pour me faire comprendre et la femme qui me recevait ne parlait pas anglais. A la fin, elle m'a donné 200 francs alors que je ne voulais pas d'argent. Je me suis dit que ça ne pouvait pas continuer. Je me suis inscrite en sociologie à la Sorbonne et j'ai étudié le français.

LA DEUXIÈME PARTIE DE VOTRE LIVRE ÉVOQUE LA MORT DE VOTRE FILLE.

C'est quelque chose dont je ne peux pas parler, qu'il faut juste lire. Au début on se dit «pourquoi ça m'arrive à moi?» Et puis on rencontre des gens et on voit qu'il arrive aussi des choses terribles aux autres. On se construit dans le malheur. On ne peut pas sortir du deuil d'un enfant, mais on peut vivre avec dans la dignité et sortir des ténèbres.

Propos recueillis par
ODILE HABEL

